

Albert Camus : réflexivité et éthique journalistique

Fredj ZAMIT

Docteur en Sciences
de l'information
et de la communication
ATER à l'IUT de Lannion
Département Information-com-
munication, Univ. Rennes 1
Rattaché au Centre de Recherche
sur les Médiations
(CREM, Univ. de Lorraine)
fredj.zamit@yahoo.de

Résumé

Cet article interroge la pratique de réflexivité journalistique d'Albert Camus et son rôle dans la mise en place d'un cadre éthique pour la presse d'après-guerre en France. L'oscillation d'Albert Camus entre la réflexion théorique sur la conduite à tenir par les journalistes de la Résistance et ses propres pratiques au sein du journal Combat représente un moyen de critique et d'autocritique lui permettant de définir les balises morales de la « nouvelle » presse française. En questionnant la notion de réflexivité au regard de l'engagement, nous rendons compte de l'évolution de la position de l'auteur vis-à-vis de l'activité journalistique et nous analysons les contraintes inhérentes à la posture réflexive face aux exigences dichotomiques de la prise de distance qui est nécessaire à la réflexion et celles de l'immédiateté de l'engagement.

Dans ses romans, ses essais et ses pièces de théâtre, Albert Camus s'interroge constamment sur la conduite humaine. Sa propre activité journalistique qui porte les empreintes de cette démarche interrogative sur la manière d'agir est également un sujet de réflexion. Ainsi, dans différents articles de presse, l'auteur aborde la conduite des praticiens de l'information. Dans cette recherche, nous étudions un des traits de l'éthique de la presse chez Albert Camus qui est la réflexivité, et ceci à partir de ses écrits dans le journal *Combat* tout en prenant en compte l'ensemble de son œuvre.

Notre démarche s'appuie sur une approche biographique associant la dimension singulière de l'œuvre de l'auteur et la dynamique collective et sociale dans laquelle elle s'inscrit. Pour étudier le discours de l'auteur et comprendre sa conduite, nous devons considérer l'homme non pas en tant qu'acteur isolé mais plutôt en interaction avec les institutions sociales et les situations dans lesquelles il se meut. En tant que construit social, les contributions journalistiques d'Albert Camus ne sont analysables qu'au prisme de cette entreprise collective qu'est le journal. De plus, il importe de situer les écrits de l'auteur dans leur contexte historique en tenant compte des idées et des faits marquants de la période étudiée.

Cette recherche interroge la réflexivité, ses origines et ses significations dans l'œuvre camusienne en s'appuyant sur un corpus d'étude constitué principalement d'articles de presse¹. Ainsi, dans un premier temps, nous cernons le phénomène de la réflexivité journalistique de l'auteur et sa vision dans la définition des fondements éthiques de la presse d'après-guerre en France. Dans un second temps, nous démontrons dans quelle mesure la réflexivité telle qu'elle est pratiquée par Albert Camus constitue un outil de critique contribuant à la mise au clair de la conduite des journalistes. Enfin, nous examinons l'évolution de la posture réflexive de l'auteur en tant qu'intellectuel-journaliste au prisme de son engagement dans les affaires publiques tout en montrant les limites de la réflexivité.

Réflexivité et éthique journalistique

Un journaliste ou un média réflexif est un acteur qui tourne son regard sur lui-même ainsi que sur son domaine d'activité et son œuvre pour en faire un objet d'observation et de réflexion. Dans le schéma communicationnel, le journaliste réflexif s'attribue un rôle qui dépasse la transmission linéaire d'informations ou d'opinions vers un destinataire pour s'auto-observer lui-même. Suivant cette optique, le journal ne traite pas d'un sujet quelconque, mais il devient lui-même son propre objet de réflexion. Il questionne sa propre démarche, interroge et illumine sa relation avec ses lecteurs, jette la lumière sur son champ d'action, etc.

Le journaliste réflexif tend à se soustraire à son rôle d'acteur engagé et complètement absorbé par la réalité traitée. Il s'efforce de surplomber son champ d'action, de considérer son activité et de la soumettre à une réflexion critique (Beylot, 2000). En effet, l'interrogation sur la conduite du journaliste s'impose dès l'avènement de la presse. Ainsi,

en France, déjà au 17^e siècle, Théophraste Renaudot, un des pionniers du journalisme dans sa forme embryonnaire, réfléchit sur la conduite du gazetier et définit les principes élémentaires qui devraient illuminer le travail du journaliste (Feyel, 2003).

En effet, Albert Camus qui débute son parcours de journaliste dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale ne publie pas ses écrits théoriques sur la presse dans un essai à part entière qui serait le fruit de son expérience. Ses réflexions sont plutôt le résultat de son activité journalistique en cours. C'est dans le journal qu'il écrit sur la presse au fur et à mesure qu'il pratique ce métier. Cette dualité et ce mouvement alternatif entre pratique et théorie chez le journaliste relèvent d'une démarche pleinement réflexive. Albert Camus adopte cette conduite à partir de l'automne de 1939, au moment où la question des confrontations armées à l'échelle mondiale occupe le devant de la scène médiatique.

C'est au quotidien algérois *Le Soir Républicain*, dont il est le cofondateur avec Pascal Pia, qu'il focalise ses écrits sur le travail de ses confrères et plus généralement sur le champ des médias. Pendant cette période mouvementée de l'histoire, la presse fait l'objet d'une instrumentalisation à grande échelle. Censure et propagande sont deux pratiques courantes pendant la Seconde Guerre mondiale (Ellul, 1962 ; Popescu-Puturi, 1980 ; Benhalla, 1983). Outre sa position pacifiste, *Le Soir Républicain* qui voit le jour le 17 septembre 1939 a aussi pour vocation de faire face à ces pratiques, dans la presse française comme dans les médias étrangers. Son rédacteur en chef, Albert Camus, ne cesse d'expliquer aux lecteurs, dans une visée critique, le fonctionnement de l'appareil d'information et ses manœuvres, de prévenir de la désinformation, de dénoncer la censure, etc. (Zamit, 2010, 2012). Jugé nuisible aux intérêts de la France, le 10 janvier 1940 son journal *Le Soir Républicain* est suspendu par décision du Gouverneur général. Après environ trois ans de réserve, à l'automne 1943, le jeune romancier s'installe à Paris et rejoint la Résistance en intégrant le mouvement Combat qui publie un journal clandestin du même nom (Lévi-Valensi, 2002).

Dans un contexte propice à la remise en cause du rôle de la presse, dès l'aube de la Libération, Albert Camus s'investit pour amener les journalistes à rompre avec les pratiques régnant pendant l'entre-deux-guerres et à restituer leur vocation. Ainsi, la presse et la fonction de journaliste sont-elles des thèmes majeurs dans les écrits de l'éditorialiste de *Combat*². Albert Camus est un des précurseurs de la refonte du champ journalistique. Son questionnement sur ce sujet s'inscrit dans le projet collectif du journal. La réforme de la presse est une question centrale qui occupe non seulement l'équipe de *Combat*, mais aussi les

différents acteurs de la Résistance (Racine-Furlaud, 1987 ; Martin, 1990). Les divers groupements agissant dans les différentes régions en France – qu'ils se revendiquent de gaullisme, de communiste ou qu'ils soient indépendants – utilisent leurs organes de presse pour exprimer leurs positions sur les affaires publiques et influencer sur les choix du pays. Dans un contexte de reconstruction imprégné par les tensions idéologiques, la presse dont le rôle est marquant sous l'occupation que ce soit dans la collaboration avec l'ennemi nazi ou dans la lutte contre celui-ci est elle-même un objet de débat. La situation de la presse française est parmi les sujets qui sont abordés avec acuité par les journaux. C'est dans les tribunes de presse que des auteurs comme l'éditorialiste Albert Ollivier à *Combat* et François Mauriac au *Figaro* écrivent sur la presse.

Combat opère tout en réfléchissant constamment au travail qu'il est en train de réaliser et au cadre général de son activité. Dans un article intitulé « *Critique de la nouvelle presse* », Albert Camus exprime son mécontentement vis-à-vis du travail réalisé par les confrères. Il écrit : « [...] la presse, telle qu'elle s'est présentée à Paris après une dizaine de numéros, n'est pas très satisfaisante » (C : 31/08/1944). Pour inverser ce bilan négatif, il propose un vaste projet de réforme qui touche non seulement le fonctionnement institutionnel de la presse, mais aussi les aspects éditoriaux et éthiques. Le statut juridique de la presse, son indépendance financière et l'endiguement de la tendance sensationnelle sont parmi les aspects principaux du projet en question.

À *Combat*, Albert Camus donne le ton et esquisse les grandes lignes qui doivent orienter les nouveaux journaux. Il présente cet ensemble de règles comme un tournant qui marque la rupture avec la presse de l'entre-deux-guerres et instaure un nouveau fondement moral. Dans son éditorial du 4 octobre 1944, Albert Camus parle expressément d'une « *véritable révolution de presse* » dont les acteurs de la Résistance sont les porteurs et qui doit être généralisée. L'expression « *révolution de presse* » revient encore dans son article du 16 mars 1945. De plus, très souvent, l'auteur aborde la question du statut de la presse et appelle le ministère de l'Information à institutionnaliser l'éthique journalistique sous forme de lois et de codes de conduite³. En 1944, avant même la fin de la guerre, le Gouvernement Provisoire de la République Française (G.P.R.F.) commence à encadrer les activités des journaux aussi bien sur le plan technique tel que la distribution du papier que sur le plan juridique en publiant des ordonnances définissant le cadre légal des activités des entreprises de presse. Dans la lignée de l'ensemble de la société civile, les groupements de la Résistance marquent leur méfiance envers les politiques et se considèrent responsables de l'intérêt général

du pays et des libertés publiques nouvellement conquises.

À lire Albert Camus, le statut a pour rôle de réglementer la presse en déterminant les droits et les devoirs. Mais, entre les lignes, on décèle son désir tacite d'utiliser ce statut comme un bastion pour protéger et pérenniser les acquis de la « *révolution de presse* ». Avec ses camarades de la Résistance, ils se considèrent comme les gardiens d'un legs et œuvrent pour faire valoir leur conception du journalisme. Renforcés par leur expérience pendant la guerre et un projet de société dont ils se voient les initiateurs et les garants, *Combat* et les organes des autres mouvements de la Résistance cherchent à imprégner le statut de la presse par leurs propres préceptes. Le projet de *Combat* s'inscrit dans le programme du Conseil National de la Résistance (C.N.R.) qui, dès mars 1944, s'engage à nationaliser les moyens de production et à fonder une démocratie sociale. Naturellement, cette tendance de gauche touche la presse, une institution déjà décriée avant la guerre et encore souillée par les années sombres de la collaboration. *Combat* entend soustraire la presse française à l'emprise des trusts et la ramener à un territoire financièrement et politiquement neutre pour la mettre au service de l'intérêt général de la nation (Delporte, 1995). La lutte des hommes de la Résistance fait émerger une morale diamétralement opposée à la corruption qui domine la vie publique pendant l'occupation et durant l'entre-deux-guerres et dont la situation de la presse est une des facettes. Cette morale cherche à prendre sa forme finale dans les institutions de la nouvelle république et à être reconnue par les autres acteurs.

Dans le cadre de leur effort de remettre la presse sur les rails, plusieurs militants de la Résistance participent à la formation professionnelle de nouveaux et jeunes journalistes. Comme en témoigne Roger Grenier (1960, p. 474), Albert Camus joue un rôle didactique important dans la formation de jeunes plumes : « *Sous l'influence de Camus, Combat était une sorte de collège où de très jeunes gens s'efforçaient d'écrire [...]* ». Au-delà des novices formés sur le tas, à Paris, la Résistance met en place le Centre de Formation des Journalistes (CFJ) pour assurer la médiation et la pérennisation de ses principes et valeurs. Elle fait usage d'une autre structure institutionnelle pour donner une forme concrète de son projet de redressement de la presse française et propager sa vision tout en s'appuyant sur des moyens pédagogiques. C'est une autre manière de développer l'aspect spontané de l'action journalistique de la Résistance et de l'organiser dans des cours et des méthodes systématiques aptes à se généraliser. À l'instar d'autres journalistes expérimentés de la Résistance comme Pascal Pia et Raymond Manevy, Albert Camus donne des conférences pour les jeunes plumes qui suivent des cours

réguliers pendant deux ans (Viannay, 1988 ; Delporte, *ibid.*).

Albert Camus refuse l'argument fondé sur la thèse selon laquelle, avant d'être jugée, la presse de la France libre doit prendre le temps nécessaire pour s'affermir. À ce raisonnement, il répond par ces propos : « *C'est au contraire au moment où cette presse est en train de se faire, où elle va prendre son visage définitif qu'il importe qu'elle s'examine* » (*Combat*, 31/08/1944). La conduite réflexive pratiquée et préconisée par l'auteur se traduit bien dans son usage du verbe pronominal « *s'examiner* ». Il revient donc à la presse de considérer elle-même ses principes et ses pratiques. Les professionnels de l'information doivent prendre du recul par rapport à leur métier pour pouvoir y réfléchir et émettre des jugements évaluatifs.

Pour un journaliste absorbé par ses préoccupations quotidiennes, ce retour sur soi et cette prise de distance sont censés favoriser le jugement réfléchi. L'auteur souligne que cette démarche doit être entreprise au fur et à mesure que la presse évolue. Ceci veut dire que le journaliste est appelé à alterner l'action avec la réflexion. Il réalise donc des tâches, fait un effort intellectuel pour produire des articles et en même temps il prend du recul par rapport à son œuvre pour l'examiner de manière critique. Puis, à la lumière de ses réflexions, il réajuste ses démarches, ses idées et ses pratiques éditoriales.

La dimension réflexive du journalisme camusien se manifeste aussi dans le rôle didactique qu'il attribue à la presse. Dans un article publié le 8 septembre 1944, il souligne la nécessité de développer le sens critique chez les lecteurs et de les éclairer en leur donnant les moyens de percevoir les techniques d'information : « *[...] le journaliste pourrait ajouter des exposés aussi clairs et aussi précis que possible qui mettraient le public au fait de la technique d'information* » (*Combat*, 08/09/1944). L'auteur reprend la même idée du projet annoncé au *Soir Républicain* et qui consiste à mettre le public au secret de la profession. Il croit qu'au-delà du contexte particulier de la guerre qui a nécessité un effort de la part de l'équipe Pia-Camus pour contrebalancer la désinformation et la censure, et même en temps de paix, il importe au journaliste d'instruire ses lecteurs. L'auteur recommande d'exposer à ces derniers les procédés que le spécialiste de l'information adopte pour travailler une matière journalistique brute et de leur apprendre les codes qu'il utilise dans la construction et l'énonciation de cette information. Appréhender les techniques des journalistes permet aux lecteurs de parcourir les produits médiatiques avec un regard critique.

À l'objection que ces démarches explicatives seraient sans intérêt pour le public, il rétorque : « *Puisque le lecteur s'intéresse au docteur*

Petiot et à l'escroquerie aux bijoux, il n'y a pas de raisons immédiates pour que le fonctionnement d'une agence internationale de presse ne l'intéresse pas » (*ibid.*). Faisant allusion à une affaire de vol qui a été beaucoup médiatisée aux États-Unis et dont le retentissement atteint les médias français, l'éditorialiste de *Combat* semble reprocher à la presse de favoriser les informations sensationnelles au détriment de celles qui peuvent servir réellement le public (Lévi-Valensi, 2002). À la différence de ces pratiques éditoriales très répandues dans la presse française d'entre-deux-guerres et qui cherchent à « répondre à la curiosité insatiable du public » (Bellanger, Godechot, Guiral, Terrou, III, 1972, p. 479), l'auteur préconise des exposés didactiques sur le fonctionnement des médias au profit des lecteurs.

Pour l'éditorialiste de *Combat*, le décodage de l'information dépasse le produit médiatique, les modes d'énonciation et l'objet auquel elle se rapporte pour concerner les rouages des institutions médiatiques, leur fonctionnement et les relations qu'elles entretiennent avec d'autres institutions sociales, économiques, politiques, etc. Il s'agit d'une perception globale qui embrasse l'ensemble du champ médiatique. Le projet camusien consiste à munir les lecteurs des moyens d'interprétation et de critique afin qu'ils dépassent la position des « consommateurs » passifs de l'information. Il s'agit d'une conception à tendance élitiste de la presse et qui se revendique d'une forte exigence intellectuelle et morale.

D'ailleurs pour Albert Camus, la presse doit même jouer un rôle important dans le redressement intellectuel de la nation française à travers, par exemple, le langage qu'elle utilise. La réflexivité du journaliste ne se limite pas au retour de celui-ci sur son propre domaine mais s'étend aussi aux lecteurs qui deviennent participants et témoins de cet examen critique du champ des médias. Au jugement de l'auteur, une interprétation adéquate de l'information passe nécessairement par la compréhension de tout le processus de son élaboration et du système médiatique dans lequel elle s'inscrit. Ce choix est dans la lignée de *Combat* qui en tant que journal de gauche non communiste se revendiquant d'un mouvement populaire voit dans la presse un service public œuvrant pour l'intérêt général et la justice sociale et une expression des libertés publiques.

Comme le remarque Robert Misrahi (1997), la réflexion éthique est la conscience d'un problème avant d'en être la solution. En réalité, la focalisation d'Albert Camus sur son domaine d'activité est animée par un scrupule qui suscite en lui un questionnement sur la légitimité morale de ses procédés et de son discours. Ce point constitue la toile de fond de son article « Critique de la nouvelle presse ». L'auteur y parle

d'« examen de conscience » (*Combat*, 31/08/1944) et des mots qui doivent être « réfléchis » (*ibid.*). Aussi, il blâme ses confrères pour leur manque de « vigilance » (*ibid.*). Tout ce langage renvoie à la nécessité pour le journaliste d'agir en homme averti. Dans le même article publié le 31 août 1944, Albert Camus définit clairement le devoir du journaliste : « La tâche de chacun de nous est de bien penser ce qu'il se propose de dire, de modeler peu à peu l'esprit du journal qui est le sien, d'écrire attentivement [...] ». L'auteur préconise cette conduite pour nuancer la vague de triomphalisme qui gagne Paris en raison de l'avancée des Alliés contre le régime nazi alors que la guerre n'est pas encore finie. Aussi, il s'oppose au choix de certains journaux qui, selon lui, se focalisent sur les nouvelles sensationnelles, ce qui est censé distraire le public et détourner son attention de la situation de guerre et de sa cruauté.

À titre d'exemple, c'est dans cette optique qu'il exprime son désenchantement quant au comportement de plusieurs confrères en matière de sélection des événements à couvrir et cite le cas du suivi assuré par la presse parisienne à la visite de la star de cinéma Marlène Dietrich à Metz en novembre 1944, un fait qui éclipse des nouvelles liées au déroulement de la guerre dans la même région (C : 22/11/1944). Albert Camus est enclin à observer les scènes de souffrance avec austérité et retenue pour les préserver de la banalisation et de l'indifférence. Le malheur des autres et leur souffrance doivent être mis en avant dans le discours médiatique. De plus, souvent l'auteur rappelle que la reconstruction de la France et la mise en place d'une économie européenne et internationale fondée sur la solidarité entre les nations sont encore des objectifs à atteindre. Il voit dans la fin de la guerre l'avènement d'une nouvelle époque où primerait une forte exigence morale. Selon l'éditorialiste de *Combat*, le journaliste ne se contente pas d'informer et de chercher la vérité, mais il témoigne aussi des problèmes de son temps et agit en faveur de la solidarité et la justice sociale.

Encore, dans le contexte de l'épuration de la presse et à l'occasion de procès de Stéphane Lauzanne, un journaliste français qui est condamné à 20 ans de prison pour avoir collaboré avec l'occupant allemand dans le cadre de sa profession (Lévi-Valensi, 2002), Albert Camus revient sur l'éthique de la profession. Il aborde de nouveau la question de la conscience et de la réflexion. Il écrit : « Un journaliste qui, relisant son article publié, ne se demande pas s'il a eu raison ou tort, qui ne connaît pas à ce moment ni doute ni scrupule, et qui, certains soirs, ne désespère pas d'être à la hauteur de ce travail absurde qu'il poursuit au long des semaines, un journaliste enfin qui ne se juge pas lui-même tous les jours n'est pas digne de ce métier [...] » (*Combat*, 31/10/1944).

Stéphane Lauzanne est un cas de figure symbolisant la décrépitude de la presse française d'entre-deux-guerres. C'est cette situation dégradée qui déclenche la réflexion sur les règles du métier et amènent les acteurs de la Résistance à jouer un rôle essentiel dans la définition du statut de la presse et de sa vocation. Dans son article, l'auteur met l'accent sur la conduite du journaliste d'un point de vue moral et dépasse ce cas précis pour extrapoler et s'interroger sur l'essence de ce métier. D'emblée, le scrupule est présenté comme le soubassement du travail journalistique. Il est, de surcroît, en corrélation avec le processus de réflexivité. En effet, l'image du journaliste qui relit son texte est très significative. Elle illustre bien une facette de la démarche réflexive : tenu en éveil par un scrupule aigu, le praticien de l'information ne se contente pas d'examiner son travail au moment où il le réalise, mais aussi il considère son œuvre après la rédaction. Ainsi, il peut observer d'une manière distincte le cheminement de ses idées, leur mise en mots et l'interprétation que les lecteurs peuvent en faire.

Le praticien de l'information doit être outillé d'un scrupule méthodique qui le pousse à élucider les principes de son travail journalistique, à évaluer minutieusement les phénomènes et à prévoir d'une manière responsable les retombées de ses écrits. Jean Grenier (1968, p. 51), le maître d'Albert Camus, témoigne de cette dimension dans la conduite de l'auteur : « *Camus entreprit de se documenter – car c'est un trait frappant chez lui que ce souci d'une information aussi exacte et abondante que possible avant de prendre parti* ». Cette circonspection devient un mode d'être ou une disposition d'esprit que le journaliste pratique dans sa vie quotidienne tout en s'efforçant de prendre ses distances des dilemmes et des situations délicates auxquels il fait face. Il est appelé à soupeser ses arguments et à examiner ses intentions avec scrupule. Cette conduite interrogative aboutit à une mise à l'épreuve des idées et guide le journaliste dans son action.

Pourtant, la conception camusienne de la conduite journalistique reste teintée d'une teneur morale. Les valeurs par lesquelles la Résistance cherche à imprégner la presse française d'après-guerre face aux pratiques de corruption qu'elle connaît notamment pendant l'Occupation relèvent de la morale plus que de l'éthique. Celle-ci est la théorie réflexive de la morale dans la mesure où elle est fondée principalement sur l'usage de la raison. L'éthique est dans une relation de distanciation réflexive avec la morale. À la différence de la morale qui prescrit des normes sans les soumettre à l'examen de la raison, l'éthique déconstruit les préceptes moraux et analyse leur socle. La réflexion éthique se présente comme une insatisfaction contestataire, une remise en cause de la réalité, des faits et des sentiments moraux. Outre la tonalité moralisante des

positions d'Albert Camus, l'engagement de l'auteur et le journalisme d'opinion qu'il pratique viennent étayer le caractère particulier de la conception qu'il préconise de la conduite du journaliste.

L'intellectuel-journaliste réflexif à l'épreuve de l'engagement

Lorsqu'il s'engage dans l'équipe de *Combat* en mars 1943, Albert Camus commence à se forger un renom dans les milieux culturels parisiens qu'il découvre grâce à Pascal Pia, son compagnon à *Alger Républicain* et au *Soir Républicain*. Déjà depuis 1935, l'auteur participe activement à la vie culturelle d'Alger à travers des représentations théâtrales, des recensions littéraires, de brefs essais et des écrits journalistiques tels que les reportages qu'il réalise en Kabylie en juin 1939. En 1942, il publie *L'Étranger* et *Le Mythe de Sisyphe*, ce qui contribue à sa reconnaissance par l'*intelligentsia* de la métropole. Pour Albert Camus comme pour bien d'autres auteurs français, les écrits de circonstances, les essais et les œuvres de fiction se recouvrent. C'est une figure multipositionnelle qui dépasse celles de journaliste et d'écrivain à proprement parler. Il s'agit d'un intellectuel-journaliste qui prend position des affaires publiques *via* différents canaux et diverses formes éditoriales. Toujours dans l'optique de la réflexivité, il importe de retracer l'évolution de la position de l'auteur vis-à-vis de l'activité journalistique à *Combat* et au-delà, notamment par rapport à la question de l'engagement qui marque son œuvre.

Dans l'interview qu'il accorde à Jean Daniel pour sa revue *Caliban* en août 1954, Albert Camus revient sur ce lien fort entre journalisme et réflexivité : « *La profession de journaliste est une des plus belles que je connaisse, justement parce qu'elle vous force à vous juger vous-même* » (Camus, III, 2008, p. 880). Le retour de la pensée sur elle-même et le devoir de scrupule que l'auteur aborde d'un point de vue théorique et associe à l'exercice de journalisme se reflètent aussi dans ses propres pratiques quotidiennes. À ce propos, rapportant le témoignage de Jean Daniel sur l'expérience camusienne à *L'Express*, Herbert Lottman (1978 : 566) écrit : « *Daniel observa que Camus n'était pas journaliste à la plume facile : il écrivait son texte, le révisait, le tapait, puis le révisait encore ; il écrivait en écrivain, non en journaliste.* »

Dans ses propos, Jean Daniel confirme l'exigence camusienne. En même temps, il met le doigt sur une nuance importante concernant la posture adoptée par l'auteur lors de la rédaction. Albert Camus agit en tant qu'écrivain et écrit avec beaucoup de circonspection et retenue.

Le type de journalisme qu'il pratique ainsi que sa position d'écrivain-journaliste sont favorables à cette conduite. L'auteur commente les faits importants, mais il n'est pas en prise directe avec l'actualité comme c'est le cas pour le journaliste d'information. Ce dernier est contraint de prendre en compte plusieurs facteurs tels que la nécessité d'agir rapidement alors que la réflexivité exige la prise de distance.

Pierre Herbart (1960, p. 470) qui travaille avec l'auteur de *L'Étranger* à *Combat* fournit un autre témoignage, en contraste avec celui de Jean Daniel : « Camus n'avait pas de temps à perdre. L'«éditorial» sortait tout armé de son cerveau ; souvent il lui arrivait de le dicter en un quart d'heure, sans se reprendre, et l'encre n'était pas encore sèche du télégramme de presse qui l'avait motivé. » À première vue, les deux témoignages semblent contradictoires.

Pendant, à y bien regarder, ils s'inscrivent dans la même ligne. D'abord, il est à noter que Pierre Herbart met en relief l'exigence et la perspicacité de l'auteur envers lui-même lorsqu'il écrit ses textes. De même, il souligne que l'éditorialiste de *Combat* agit sous le signe de l'urgence. Ceci s'explique non seulement par le contexte de guerre qui pèse encore lourdement même après la libération de Paris, mais aussi par la nécessité immédiate de mettre les balises morales de la nouvelle France. Quant au témoignage de Jean Daniel, il se rapporte à la collaboration d'Albert Camus à *L'Express* entre mai 1955 et février 1956. À ce stade de sa carrière, l'auteur de *La Peste* jouit de la réputation d'un écrivain célèbre. Certes, il reste une figure multimensionnelle mais c'est sa facette d'écrivain qui prime. Alors qu'à *Combat*, l'auteur joue un rôle central dans la préparation et l'édition du journal, à *L'Express* il se contente d'écrire ses articles sans prendre part ni aux choix éditoriaux ni à la direction de ce périodique. De plus, pendant les années 1960, l'auteur commence à se désillusionner sur les changements espérés en France comme à l'échelle mondiale.

En effet, au-delà de l'échec de *Combat* qui, suite à des difficultés financières, finit par tomber en 1948 sous l'emprise des capitaux incarnés dans l'homme d'affaires Henri Smadja qui l'achète alors que ce journal représente pour ses collaborateurs un idéal de la presse indépendante, l'insatisfaction qu'Albert Camus exprime quelques années plus tard vis-à-vis de l'activité journalistique vient de cet équilibre difficile entre action et réflexion. Le journalisme traite des affaires publiques quotidiennes. Il est très lié aux débats agités et aux tensions entre divers acteurs. Il est également le lieu où s'exercent des passions publiques et s'expriment parfois des jugements hâtifs. L'activité journalistique est dominée par une dimension circonstancielle et immédiate. Robert

Proix, qui travaille avec Albert Camus dans l'imprimerie de *Combat*, rend compte d'un échange entre les ouvriers et l'auteur sur son activité journalistique. À la question de savoir s'il était gêné par la conjoncture politique et les directives patronales, Albert Camus répond avec désenchantement, évoque des mésententes entre les journalistes de *Combat* sur la ligne à suivre puis il ajoute : « Je n'ai donc jamais été satisfait de mes travaux de journaliste : 1. parce qu'ils exigent une rapidité d'exécution qui me gêne toujours et qui implique pour moi l'impossibilité à peu près constante de revoir ma pensée ; 2. parce que j'ai horreur d'avoir des ennemis et que la polémique journalistique y conduit invariablement [...] » (Camus in Proix, 1962, p. 47).

Ce mécontentement est d'abord lié au rapport de l'auteur à lui-même. Parce qu'il est en prise quotidienne avec les événements et les débats de l'heure, le journaliste ne dispose pas du temps nécessaire pour réfléchir, vérifier ses informations, réexaminer ses opinions, etc. Le rythme de production d'un journal et de sa distribution impose des contraintes et pousse parfois le praticien de l'information à tomber dans l'erreur. Ensuite, l'auteur critique cette activité en raison des polémiques et des animosités qu'elle génère entre les acteurs dans la sphère publique. C'est en prenant position par ses écrits journalistiques vis-à-vis de différents sujets de débat comme l'épuration après la guerre, les confrontations idéologiques des grandes puissances et le conflit franco-algérien que l'auteur se trouve pris dans des enchères polémiques de part et d'autre. En fait, l'aspect immédiat de la presse et les tensions provoquées par le traitement de l'actualité amènent l'artiste à prendre ses distances avec l'activité journalistique sans pour autant la sous-estimer. Aussi, en tant que figure publique de renom, il se comporte avec plus de retenue. Vers la fin des années 1950, il recommande à l'intellectuel contemporain de limiter ses interventions dans les affaires publiques non seulement parce qu'une prise de parole fréquente amenuise l'efficacité de l'intellectuel et dégrade sa vocation, mais aussi parce que l'action se réalise au détriment de la réflexion.

Dans une interview qu'il accorde à la revue italienne *Tempo Presente* en novembre 1956 et qui sera traduite un an plus tard dans la revue *Demain*, il parle de la position de l'intellectuel et suggère ceci : « Il vaut mieux que l'intellectuel ne parle pas tout le temps. Ça le fatiguerait d'abord et surtout ça l'empêcherait de réfléchir » (Camus, IV, 2008, p. 559). Cet argument est très symptomatique. Il dénote du changement progressif qui s'opère dans l'attitude de l'auteur, mais aussi dans son statut. Pendant des années, Albert Camus est impliqué dans l'activité journalistique qui nécessite des commentaires à chaud. Les années

Combat sont aussi denses en matière de prise de parole dans la sphère publique et ceci dans un contexte politique mouvementé.

Au terme de cette riche expérience, il constate les contraintes qu'entraîne son engagement. Outre les polémiques, les mésinterprétations et l'exploitation des dires de l'auteur par des tiers, il y a aussi le risque pour l'intellectuel de céder au réflexe de l'action immédiate et de délaïsser la réflexion qui est sa vocation première. Dans un retour réflexif sur sa propre situation, l'auteur réalise que la conjonction entre la réflexion et l'action n'est pas facilement tenable. Ainsi, il met l'accent sur les limites de la réflexivité elle-même. En tant que journaliste, Albert Camus est un acteur qui agit au quotidien et qui, en même temps, fournit une réflexion sur sa propre activité et son domaine d'action. Plus tard, il réalise que la réflexion nécessite du recul, car l'être qui agit est noyé dans l'atmosphère de l'action. Il ne peut pas accéder à l'altérité et prendre la posture de celui qui observe alors qu'il est absorbé par l'action du moment⁴.

Dans la préface de son recueil *La Crise de la culture* (1972), Hannah Arendt examine cette relation entre la pensée et l'action à travers l'exemple de la Résistance française pendant la Seconde Guerre mondiale et montre l'impossibilité pour les acteurs de la Résistance de saisir les limites de l'expérience qu'ils étaient en train de vivre. Ceci n'était possible qu'après coup, lorsque les acteurs ont déjà dépassé cet épisode de l'histoire. L'auteure parle de « brèche » pour caractériser l'impossibilité pour l'homme de saisir l'étendue du passé et du futur à la fois. L'homme se situe donc dans cette « brèche », c'est-à-dire dans le temps sans pouvoir surplomber la ligne de fracture qui sépare le passé et le futur.

De même, en tant que sujet pensant, Albert Camus n'est pas en mesure de se soustraire aux conditions de son action pour réfléchir sereinement. Parce que c'est à travers le prisme de ces conditions qu'il va orienter son intellect et sa psyché vers un autre objet de réflexion. Parlant de l'absorption des acteurs par l'expérience vécue, Norbert Elias (1993, p. 20) constate que « les participants sont le plus souvent hors d'état de se percevoir comme des éléments dans cette configuration qui les englobe [...] Ils sont trop impliqués pour se voir de l'extérieur ». L'acteur ne peut pas réellement s'auto-observer de l'extérieur parce qu'il est en train d'agir.

De plus, il est sous l'influence des facteurs inhérents à la situation vécue. Il reste imprégné par le contexte du moment. Sa perception est subjective parce qu'elle est sujette aux conditions de cette expérience et c'est donc toujours à travers le prisme de cette subjectivité édulcorée par l'expérience vécue qu'il perçoit et réfléchit. À travers sa proposition de retenue, Albert Camus cherche à rompre la continuité dans le cercle

de l'action et à se retirer de l'arène pour laisser une place à la réflexion. Cette distance ou cette trêve lui donne la chance d'observer l'ensemble de la scène et d'y réfléchir de manière relativement sereine et objective. Ces moments de méditation donnent à l'intellectuel la possibilité de se raviser et d'examiner sa propre pensée.

Conclusion

Les malentendus générés par sa position vis-à-vis du conflit franco-algérien aidant, Albert Camus prend du recul par rapport à l'actualité et s'efforce d'éviter les polémiques et les prises de position idéologiquement marquées. Même s'il agit dans un état d'esprit très distinct de celui des années *Combat*, il continue pour autant de témoigner sur les problèmes de son époque. Comme le montrent ses écrits à *L'Express* entre 1955 et 1956 et dans diverses revues ainsi que ses interventions dans des manifestations publiques, son scrupule, son sens du devoir de réflexion et son exigence morale persistent.

De même, le retour réflexif sur son action et sur son rôle dans la sphère publique continue d'être un trait distinctif de ses écrits de circonstances. La réflexivité est l'outil intellectuel qui permet à l'auteur de naviguer entre la réflexion théorique et l'action réelle et d'éclairer sa pensée. La réflexivité est aussi un outil de critique qu'il mobilise pour mettre en place les balises morales de l'activité journalistique. Néanmoins, comme nous l'avons montré plus haut, la position de l'auteur vis-à-vis de la capacité réflexive du journaliste et de l'intellectuel-journaliste a évolué vers plus de prise de distance.

Vers la fin de sa carrière et au terme d'une expérience journalistique marquée par l'engagement, Albert Camus s'est convaincu qu'il n'est pas aisé d'associer action et réflexion. La réflexivité n'est pas toujours en adéquation avec les exigences du métier de journaliste et les conditions dans lesquelles il s'exerce ■

Notes

1. Cet article est un extrait remanié d'une thèse de doctorat en Sciences de l'information et de la communication soutenue en juillet 2012 et ayant pour objet la conception de l'éthique de la presse dans l'œuvre d'Albert Camus. Notre recherche doctorale s'appuie principalement sur une approche biographique et un corpus hétérogène constitué d'articles de presse, d'écrits de fiction, d'essais, d'écrits autobiographiques et de correspondances qui couvrent l'ensemble de l'expérience journalistique camusienne dans les quatre journaux *Alger Républicain* (1938-1939), *Le Soir Républicain* (1939-1940),

Combat (1943-1945) et *L'Express* (1955-1956).

2. Dans notre corpus de presse, nous avons recensé 31 articles portant sur des questions d'éthique journalistique, écrits par l'auteur à *Combat* entre mars 1944 et mars 1947.
3. La question du statut de la presse revient, par exemple, dans les articles suivants : (*Combat*, 09/03/1945 ; 11-12/03/1945 ; 16/03/1945 ; 22/08/1945 ; 22/03/1947). De plus, dans son article de 22 août 1945, l'auteur propose la mise en place d'un « jury d'honneur », une instance consultative qui statuerait sur les cas de litige.
4. À partir des années 1950, le détachement des affaires publiques et des réactions immédiates devient le style de vie auquel l'auteur aspire. En 1958, l'auteur note dans son journal personnel : « 7 novembre, 45 ans. Comme je le voulais, journée de solitude et de réflexion. Commencer dès maintenant ce détachement qui devra être achevé à cinquante. Ce jour-là, je régnerai » (Camus, IV, 2008 : 1291).

Références bibliographiques

- ARENDRT Hannah (1972), *La Crise de la culture. Huit exercices de pensée politique* (trad. de l'anglais par Patrick Lévy), Paris, Éditions Gallimard, 380 p.
- BENHELLA Fouad (1983), *La guerre radiophonique*, Paris, Éditions Presses universitaires de France, 214 p.
- BEYLOT Pierre (2000), *Quand la télévision parle d'elle-même (1958-1999)*, Paris, Éditions INA-L'Harmattan, 265 p.
- CAMUS Albert (2008), *Œuvres Complètes*, Vol. III & IV, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
- CAMUS Albert (2006), *Œuvres Complètes*, Vol. I & II, Gallimard, Paris, Bibliothèque de la Pléiade.
- DELPORTE Christian (1999), *Les journalistes en France 1880-1950 : naissance et construction d'une profession*, Paris, Éditions Presses universitaires de France, 449 p.
- NORBERT Elias (1993), *Engagement et distanciation : contributions à la sociologie de la connaissance* (trad. de l'allemand par Michèle Hulin), Paris, Éditions Fayard, 258 p.
- ELLUL Jacques (1962), *Propagandes*, Paris, Éditions A. Colin, 335 p.
- ÉVENO Patrick (2008), « Conjuguer propriétés des médias. Logique commerciale et journalisme », *Médiamorphoses*, n°24, p. 74-78.
- FEYEL Gilles (2003), « Aux origines de l'éthique des journalistes : Théophraste Renaudot et ses premiers discours éditoriaux (1631-1633) », *Le temps des médias*, n°1, Automne, p. 175-189.
- GUÉRIN Jean-Yves et al. (1990) *Camus et le premier Combat (1944-1947)*, Nanterre, Éditions Européennes ERASME, 145 p.
- GRENIER Jean (1968), *Albert Camus. Souvenirs*, Paris, Éditions Gallimard, 190 p.
- HERBART Pierre (1960), « Le journaliste. Pas de temps à perdre », *La Nouvelle Revue*

Française, n°87, p. 469-471.

- LÉVI-VALENSI Jacqueline (2002), *Camus à Combat*, Paris, Coll. « Cahiers Albert Camus », Éditions Gallimard, 746 p.
- LOTTMAN Herbert R. (1978), *Albert Camus* (trad. de l'anglais par Marianne Véron), Paris, Éditions du Seuil, 753 p.
- MARTIN Marc (1990) « «Combat» et la presse de la Libération », dans Guérin Jean-Yves (dir.), *Camus et le premier Combat (1944-1947)*, Nanterre, Éditions Européennes ERASME, p. 5-20.
- MISRAHI Robert (1997), *Qu'est-ce que l'éthique ? L'éthique et le bonheur*, Paris, Éditions A. Colin, 285 p.
- POPESCU-PUTURI Ion (1980), « La propagande pendant la Seconde Guerre mondiale. Méthodes, objectifs, résultats », dans Popescu-Puturi Ion et al., *La propagande pendant la Seconde Guerre mondiale. Méthodes, objectifs, résultats*, Bucarest, Oficiul Economic Central Carpati, p. 17-44.
- PROIX Robert (1962), « Rirette nous l'a dit... », dans Grenier Roger (dir.), *Albert Camus, ses amis du livre*, Paris, Éditions Gallimard, p. 37-63.
- RACINE-FURLAUD Nicole (1987), « Le premier combat de Camus », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n°6, p. 110-112.
- ZAMIT Fredj (2012), *L'éthique de la presse dans l'œuvre d'Albert Camus entre théorie et pratique*, Thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication, Université de Lorraine, Metz, 441 p.
- ZAMIT Fredj (2010), « Albert Camus rédacteur en chef au Soir Républicain : quel dispositif journalistique face à la guerre ? », dans Thiéblemont-Dollet Sylvie & Angeliki Koukoutsaki-Monnier (dir.), *Médias, dispositifs, médiations*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, p. 159-175.